

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois.....	\$ 1.00 or	1.50 or
Trois.....	3.00 »	4.50 »
Six.....	5.50 »	8.50 »
Un an.....	10.00 »	15.00 »
Numéro du jour.....	\$ 0.06	
» ancien.....	» 0.10	

Les abonnements paieront du 1er, et du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: ANDES, 210

ADMINISTRATEUR GÉRANT: A. D'ARNAUD

Réflexions judicieuses

Tout le monde ne pense pas comme *La Nación* — qui a, il est vrai, des raisons spéciales bien connues pour ne pas penser comme tout le monde — que le mieux qu'on puisse faire pour assurer le bonheur des habitants de l'Uruguay et la prospérité du trafic maritime de Montevideo, est d'ajouter au Pédon des impôts Vidiella et à l'Ossa des contributions Vilaza, le droit sanitaire dont M. Muro nous parlait l'autre jour et le rétablissement des patentes de paquebot n'importe où, dans une heure de libéralité irréfléchie, sans doute, par un gouvernement qui croyait, l'ingénieur, qu'on peut utilement, parfois se montrer magnanime.

El Bien — qu'aucun scrupule ne nous empêche de nommer et citer quand il dit des choses judicieuses — a consacré dimanche à la question des nouvelles exigences fiscales dont on menace d'étouffer la navigation un article aussi prévoyant que sensé, et dont feraient bon profit les conseillers de M. Idiarte Borda s'ils étaient capables d'accorder quelque attention, entre les préparatifs d'un banquet et d'une Kermesse, à l'étude impartiale des questions sérieuses.

Notre distingué confrère rappelle tout d'abord que le port de Montevideo est aujourd'hui en évidente décadence, après avoir été le port de prédilection des marins qui fréquentent le Rio de la Plata, comme le prouve ce fait que la plupart des grands navires d'outre-mer, vapeurs et voiliers, sinon la totalité, passent rapidement à l'embouchure de notre baie, restée simplement à l'état géologique, et s'y arrêtent le moins longtemps possible pour arriver plus tôt aux darses plus sûres du port de Buenos Ayres, où ils séjournent et prennent charge jusqu'au jour de leur départ pour l'Europe, laissant là les bénéfices de leur importante consommation et de leurs dépenses multiples, d'où résulte une vie commerciale, une activité que nous ne connaissons plus à Montevideo.

Et combien de fois n'arrive-t-il pas qu'à leur retour de Buenos Ayres, quand ils repassent devant Montevideo ou viennent mouiller quelques heures dans ses eaux, pour y prendre quelques rares passagers, les grands transatlantiques ont leurs calots déjà pleins et laissent pour une autre occasion les produits du pays accumulés dans les saladeros et dans les dépôts, quelquefois même déjà chargés sur les gabares ou allèges. Nous pourrions ajouter pour notre compte que tout prétexte est bon alors pour lever l'ancre sans charger même le fret réglementaire. Un peu de houle, un coup de pampéro, il n'en faut pas davantage pour que le commandant donne le signal du départ; on a si tôt fait d'alléguer l'excuse de force majeure. Sans compter que les cas de ce genre ne se présentent vraiment que trop souvent.

Le port de Montevideo reste ainsi fréquemment à la merci des intérêts de Buenos Ayres et le commerce oriental vit dans une subordination dont il lui est difficile de s'affranchir vis à vis de celui de l'autre rive. Il a fallu des réclamations répétées, des instances pressantes de la part de la Chambre de Commerce Française de cette capitale, et toute la bonne volonté des agents, pour obtenir que Buenos Ayres n'absorbe pas en totalité, aux époques d'activité dans les opérations, la capacité des vapeurs des Messageries Maritimes.

Il résulte de tout cela que le trafic

RENÉ BAZIN

8

Donatienne

Il guettait le passage du facteur ou de la femme, à demi hydroïque, qui portait les dépêches dans les villages ou dans les fermes. Le facteur seul passait, n'ose douter pas de l'angoisse profonde avec laquelle ces mouvements étaient épiés. Regarderait-il de loin le chaume où doit s'arrêter comme quelque un qui doit s'arrêter bientôt et mesure les distances connues? Soufflerait-il, avant d'arriver au tournant, le couverte du cuir de son sac? Tournerait-il entre les deux cornes malingres qui marquaient l'entrée de la clouserie? Hélas! il allait être baissé, de son pas éternellement fatigué et soutenu; il effleurait les deux cornes comme il eût effleuré d'autres arbres; il continuait sa route vers les hautes qui pouvaient n'attendait pas sa venue et ne l'en béniraient pas.

Louarn, alors, se remetta à espérer qu'un inconnu, un messager de hasard, porteur d'une nouvelle et sachant la misère du closier, prendrait le sentier de la maison. Mais les carrioles trottaient sans ralentir, et les piétons poursuivaient leur chemin.

A mesure que s'écoulaient les jours, l'attitude d'Annette Dormer devenait plus hardie. La servante, aux rares

oriental, déjà difficile par le seul fait des infirmités de tout ordre qui pèsent sur lui depuis le jour où Buenos Ayres a prouvé que ses hommes étaient capables de convertir en ports bien abrités ses côtes ouvertes et les fonds vaseux de ses plages, est menacé d'une ruine progressive et complète, si on compromet par des mesures intempestives ce qui lui reste de vie et de trafic.

Il y a bien, il est vrai, le grand projet de port dont la réalisation pourrait changer la face des choses. Mais du train dont vont ces choses, quand l'aurons-nous ce port de bénédiction, tant de fois promis et toujours ajourné, toujours compromis sous l'influence des convoitises viles et des calculs sordides?

« Les travaux préparatoires, dit notre confrère, marchent avec tant de lenteur, si tant est qu'ils marchent, que l'espoir de les voir aboutir se disperse à peine dans les nébuleuses perspectives d'un lointain avenir. »

Et la vérité est que M. Kummer, depuis longtemps attendu comme le Messie annoncé par les prophètes, vient à peine de s'embarquer hier à Brème ou à Hambourg, pour prendre la direction des études; quant à M. Guérard dont l'acceptation nous est aussi annoncée il n'est pas sûr qu'il se mette en route avant la Toussaint ou la Noël.

C'est une affaire qui peut être donnée en pendant à la réforme électorale promise par M. Miguel Herrera.

« En attendant », dit encore *El Bien*, les navires continuent à passer en vue de notre rade sans s'y arrêter, attirés qu'ils sont par le port de Buenos Ayres; les opérations de transbordement et de transit s'en vont à l'autre rive, et le mouvement commercial qui résulte de la présence des navires dans un port diminue sensiblement dans le nôtre. »

El Bien rappelle ensuite, comme nous le faisons nous-mêmes l'autre jour, que ce fut sous l'empire de ces considérations que le gouvernement du docteur Herrera, — si peu enclin pourtant à favoriser le commerce qu'on a pu accrédié certaine légende qui le représentait comme résolu à obliger celui-ci à aller en espadrilles, pour le punir sans doute de sa résistance à des aventures financières dont la beauté lui échappait, — se vint à accorder quelques franchises à la navigation, entre autres la suppression pour les paquebots de cette patente monstrueuse — l'épithète est monstrueuse — de 50 piastres qu'ils payaient à chaque voyage, et dont *« La Nación »*, toujours bien inspirée, demandait l'autre jour le rétablissement.

Ces franchises étaient-elles suffisantes pour combattre la concurrence des ports argentins? Il y aurait pu être à le proposer, mais elles pouvaient tout au moins atténuer momentanément la désertion du trafic maritime de Montevideo, et il n'est pas douteux qu'elles aient eu cette efficacité. C'est du reste, tout ce qu'on pouvait s'en promettre aussi longtemps que nous resterions privés ici d'une rade abritée contre le pampéro et les caprices de la houle, — la prémisse à laquelle la nature semble avoir prédestiné le port de Montevideo n'étant possible désormais que le jour où les grands transatlantiques pourront venir dégorger leurs richesses le long des quais où les attendront pour être transportés sans retard en Europe les produits du pays, les troupeaux de moutons et le bétail dont l'alimentation du vieux monde a besoin.

Faut-il, en attendant, sacrifier le peu qui reste, dans le seul but de maintenir

nir intacts les prébendes de la gent officielle ou sous le prétexte de pourvoir à des nécessités reconnues?

Ce n'est pas impunément qu'on touche d'une main sans l'autre, qu'un édifice qui menace ruine. Plus d'un imprudent, pour l'avoir tenté, est resté enseveli sous les décombres.

Monsieur le président Borda et les grands personnages qui le conseillent dans les ministères ou dans la coulisse, seront sages d'y mûrement réfléchir; le Pouvoir Législatif justifierait une fois de plus tout ce qu'on a pu dire sur l'ignominie de ses origines électorales et sur son incapacité radicale à bien faire, s'il laissait passer des projets désastreux pour l'activité féconde du pays, et dont le résultat fatal serait d'accroître encore le malaise, sinon la détresse, des classes laborieuses, et le mécontentement de tous.

Bon renom montevidéen

Oh! ma réputation, ma réputation, s'écrie avec désespoir, dans *Othello*, le loyal officier Cassius, quand son général en chef le surprenant en pleine rixe et pris de vin, vient de lui enlever son grade et de le relever de son service.

Ce qui touche le plus Cassius dans la catastrophe qui le frappe, c'est la perte de sa réputation, d'abord, et c'est là sa première pensée.

Il nous semble qu'un certain nombre d'habitants de cette capitale devraient se demander en ce moment si Montevideo en présence du crime abominable qui vient d'y être commis dans un quartier habité, à quelques pas de maisons où d'honnêtes gens vieillissent encore et dans un tournant de rue où la police devait veiller, n'a pas à redouter que sa réputation en souffre quelque atteinte.

Si tant d'audace restait sans châtiement, si la police n'est réduite à confesser son impuissance à découvrir l'odieuse bandit, n'est-il pas à craindre, en effet, que l'on vienne à considérer Montevideo comme un repaire où l'impunité est d'autant plus assurée que le forfait est plus lâche et plus odieux?

La police de Montevideo se doit à elle-même et nous doit à tous de faire lumière complète sur cette sinistre affaire. Si on a pu à Buenos Aires dissiper l'obscurité qui entourait le crime de Tremblay, on doit pouvoir ici plus facilement encore trouver le scélérat qui a frappé l'infortuné Butler.

Rien ne saurait excuser l'impuissance des agents en cette circonstance.

Nous ne sommes pas ici, en effet, en rase campagne et dans des parages où il soit facile à un criminel d'improviser un attentat féroce sans laisser trace aucune de son passage, comme il advint pour cet horrible égorgement de la famille Travieso qui reste encore une énigme.

Encore une fois pour le bon renom de Montevideo plus encore que pour la sécurité de la vie et des biens de ses habitants, il faut que l'assassin soit découvert.

Si les hommes qui ont mission de présider aux recherches sont impuissants, leur premier devoir est de se retirer et de faire place à de plus perspicaces.

L'affaire des chemins de fer du Sud

FIN DE L'AUDIENCE DU 11

M. Flory a eu une attitude assez em-

Il avait fallu des mois d'inquiétude et trois jours d'agonie pour l'amener à cette extrémité d'interroger la servante et de soumettre l'honneur de Donatienne au jugement d'une femme. Maintenant tout était perdu. Il voulait savoir.

— Viens-tu dit-il.

Annette Dormer s'était préparée à cette rentrée du maître. Elle avait mis sa robe la plus propre, et sa coiffe de mousseline quadrillée, d'où s'échappaient les mèches jaunes de ses cheveux. Elle s'approcha de Louarn qui s'était assis sur l'escabeau à gauche de la cheminée, à cette même place où, le dernier soir, il avait tenu longtemps Donatienne embrassée.

Elle se mit debout près de lui, les mains allongées et jointes sur son tablier. Leurs regards se rencontrèrent, celui de l'homme très rude, celui de la fille de ferme chargée d'une pitié alanguie.

— Rien, dit-elle; elle n'a pas répondu. Comprends-tu pourquoi le sais-tu?

— Mon pauvre maître, dit-elle en étouffant, tout sera vu demain.

— Vends, ça m'est égal, à présent; mais elle, où est-elle? que fait-elle? peut-être qu'elle a appris, toi qui causes!

— L'avis des gens est qu'elle ne reviendra pas, maître Louarn. C'est aussi ce que vous pourriez trouver quelque part pour vous prêter ce qui vous manque.

Tout le monde n'a pas le cœur aussi dur que votre femme. J'ai un oncle qui est riche. Ce soir, tout de suite, je lui

barrassé pendant l'audience. Il lui a été impossible d'expliquer certaines erreurs contenues dans son rapport. Il en a rejeté la faute sur l'expert. Des rouscoux, inspecteur des finances qui lui a succédé à la barre. L'attitude de ce dernier a aussi été très embarrassée et l'accusation semble se dérober de toutes parts. Le vent est actuellement à un acquiescement général.

La reprise de l'audience, on a entendu les anciens administrateurs de la Société qui, tous, ont fait l'éloge des accusés. L'audience est levée à 5 heures.

AUDIENCE DU 12

On a entendu aujourd'hui les derniers témoins à décharge dans l'affaire des chemins de fer du Sud.

La parole a été donnée ensuite à l'avocat général, qui a résumé les débats et qui a examiné chacune des charges qui pèsent sur les accusés. « Les hommes qui comparaissent devant vous, a-t-il dit, par des complaisances coupables, des infidélités de gestion, dilapidé à leur profit les fonds de la Compagnie. L'avocat général entre dans des détails sur chacune de leurs manœuvres. »

Le ministère public a conclu à la condamnation des trois accusés. M. Roussel s'efforce de démontrer l'innocence de l'accusation. Il fait une revue critique du rapport de M. Flory. La plaidoirie de M. Roussel continuera demain. L'audience est levée.

AUDIENCE DU 13 SEPTEMBRE

Verdict. — Acquiescement

L'audience d'aujourd'hui s'est ouverte à 11 h.

Après quelques questions complémentaires adressées par le président à M. André, au sujet du caractère fictif de son traité avec M. de Reinach, M. Roussel a continué sa plaidoirie pour M. Félix Martin.

Les plaidoiries se sont terminées vers 6 heures.

Le jury, après 10 minutes de délibération, revient avec un verdict négatif.

La Cour déclare les accusés acquittés. Après leur acquiescement, MM. Martin, Robin et André ont été conduits à la conciergerie, où a eu lieu la levée d'écrou; ils sont partis ensuite en compagnie de leurs familles qui étaient venues les chercher.

Le mouvement des sucres

EN FRANCE

Pendant les vingt dernières années

On a vu récemment que le Reichstag en votant le projet de loi d'urgence sur les sucres, avait maintenu pendant deux ans le statu quo.

Il ne semble pas, déclare l'éminent spécialiste, M. Georges Dureau, dans le *Journal des Fabricants de sucre*, il ne semble pas qu'il y ait lieu de s'alarmer; mais quelles que soient les dispositions de nos rivaux, il importe avant toute chose de se rendre un compte exact de la situation de notre industrie et de notre marché vis-à-vis de la concurrence étrangère. Par là seulement, la défense des intérêts supérieurs français se trouvera convenablement assurée.

La statistique officielle des sucres est loin d'être parfaite chez nous. Elle présente souvent des lacunes et elle subit parfois des rectifications tardives qui obligent à une grande prudence dans l'interprétation des chiffres. Sous le bénéfice de ces réserves, nous examinerons successivement le dévelop-

pement indigène et colonial, celui des importations et des exportations, et nous étudierons enfin les progrès de la consommation.

La production du sucre indigène de betterave a subi depuis vingt ans de nombreuses fluctuations. Si on la représentait graphiquement, on constaterait que sa courbe est loin d'avoir suivi la marche ascendante et régulière de la production allemande. De 356,000 tonnes en 1874-75, la production française est tombée à 278,000 tonnes en 1890-91.

La loi de 1884 lui a donné une impulsion manifeste et la récolte de betterave de 1889, exceptionnellement abondante en poids et en qualité, il est vrai, a fourni plus de 700,000 tonnes de sucre; mais les années suivantes ont été déficitaires. La récolte de 1892-93 n'a fourni que 523 mille tonnes, et il a fallu de nouveau une saison très propice comme celle de 1894 combinée avec une augmentation d'emblavements, pour dépasser le chiffre de 700,000 tonnes.

La production de nos colonies: la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane, la Réunion, Mayotte et Nossi-Bé, a, elle aussi subi des fluctuations fréquentes. Les documents officiels sont malheureusement fort incomplets sur ce point. Ainsi, le tableau de la production coloniale, le plus récent que nous possédions, et qui est emprunté aux *Annales du commerce extérieur*, s'arrête à l'année 1891.

Il n'est en retard que de trois ans! Nous avons bien à Paris, il est vrai, un Service de renseignements coloniaux. Mais, s'il faut en croire notre spirituel confrère T. Lalouet, de la *Revue économique*, ce service de renseignements serait fort embarrassé de nous procurer des chiffres sur le commerce des colonies pendant ces dernières années, et ce, pour une excellente raison, c'est que ces chiffres, il les attend encore!

Étant donné le rôle important que joue le sucre dans l'industrie et le commerce de nos principales colonies il serait cependant tout naturel que l'administration publiât des statistiques régulières sur cette denrée. Des lacunes comme celle qu'accuse le tableau officiel pour la Martinique, pour la Guyane, la Réunion, Mayotte et Nossi-Bé sont assurément sans excuse.

A en juger par ce tableau incomplet la production sucrière de l'ensemble de nos colonies aurait dû sensiblement diminuer depuis 1877. De 144 mille tonnes qu'elle atteignait à cette époque, elle est tombée à 107 mille tonnes en 1891. Par contre, d'après les statistiques plus sérieuses de la douane, l'importation en France des sucres de nos colonies est en progrès. Pendant les vingt dernières années elle est passée, en effet, de 81,000 à 115,000 tonnes.

M. Souques écrivait, il y a quelques jours, que les colonies françaises ont, depuis la loi de 1884, vu leur production rester stationnaire ou se réduire. Peut-être l'honorable député de la Guadeloupe a-t-il des renseignements plus précis que ceux de la douane. En tout cas, d'après cette dernière, l'importation des sucres des colonies françaises a, depuis 1884, plutôt progressé que rétrogradé et on n'aperçoit aucune trace du prétendu préjudice que la législation de 1884 aurait causé à nos colonies.

Quant à l'importation des sucres étrangers, il convient, on le sait, de distinguer entre le sucre de betterave européen et le sucre des colonies étrangères. Vers 1880, alors que la production de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de la Belgique commençait à prendre un grand dévelop-

par dessus une touffe de genêts, se sauvant par le sentier, et disparaît au tournant de la route.

Les trois enfants, épervés, s'étaient groupés dans un angle de la chambre, et pleuraient.

— Tenez-vous tranquilles, vous autres! dit Louarn.

Il entra précipitamment, détacha du mur le petit cadre en papier imitant l'écaillé qui renfermait la photographie de Donatienne, attira la porte, et descendit en courant. Dans la cour de la Huitière, la métairie la plus voisine de Ros Grignon, il aperçut une femme, la sœur de la fermière, qui poussait devant elle une couvée de jeunes poulets.

— Jeanne-Marie, dit-il par-dessus le mur, pour l'amour de Dieu, va garder mes enfants qui sont seuls! Moi, je serai venu demain, et il faut que je voyage cette nuit.

Pour l'avoir seulement regardé, elle sentit ses yeux pleins de larmes. Elle ne demanda rien, et dit oui. Lui, partit aussitôt. A quelques mètres de là, il se jeta dans la forêt. Il connaissait les tailles, il se guidait sur les vieux chênes dont la forme lui était familière, et, afin d'aller plus vite, traversait en plein bois.

L'ombre tombait du ciel encore doré. Le vent roulait par grandes ondes, présage de pluie prochaine, et s'éloignait ensuite avec un bruit d'océan, seul voyageur avec Louarn dans la forêt déserte. Le closier avait rabattu

Lycée Franco-Uruguayo

GRAND COLLÈGE DE DEMOISELLES

127 — RUE DAYMAN — 127

Classes de français et d'espagnol, préparations spéciales pour le baccalauréat; leçons de piano, chant, violon, mandoline, broderie, couture, coupe, dessin, etc., etc.

On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.

Prix modérés.

Maria Irigaray de Areosa,

Directrice.

pement et à excéder beaucoup les besoins de la consommation de ces pays, on vit affluer en France des quantités importantes de sucres bruts austro-allemands et belges. L'importation de ces produits, qui n'avait été que de 11 mille tonnes en 1879, atteignit, l'année suivante, 60,000 tonnes, puis 93,000 tonnes en 1881 et autant en 1884.

Il devenait nécessaire de mettre un frein à cette invasion du marché français par les sucres de betterave primés menaçant de ruiner la fabrication indigène; la loi du 29 juillet 1884 y pourvut en frappant les sucres bruts et les sucres non assimilés aux raffinés importés des pays d'Europe ou des entrepôts d'Europe, d'une surtaxe non remboursable de 7 francs par 100 kil. Cette surtaxe, qui expirait au 31 août 1896, fut prorogée à diverses reprises. Finalement la loi du 11 janvier 1892 sur le tarif des douanes l'a maintenue et elle restera en vigueur jusqu'à nouvel ordre.

Les effets de cette surtaxe ne tardèrent pas à se manifester: l'importation des sucres étrangers de betterave tomba brusquement de 49 mille tonnes à quelques centaines de tonnes. On peut dire que pratiquement cette importation est nulle. Tout différent est le cas des sucres étrangers de canne de Java et autres colonies. Ces sucres ont, comme on le sait, été jusqu'ici exemptés de toute surtaxe. On a fait valoir à l'appui de ce privilège la nécessité de ménager les intérêts économiques du raffinage et du commerce des ports, ne pouvant, dit-on, se passer des sucres exotiques de canne ou les remplacer par des sucres indigènes.

Mais la lumière a été faite sur cette question: il a été démontré qu'aucune raison sérieuse ne s'oppose à l'extension de la surtaxe aux sucres de canne étrangers, attirés sans cesse sur notre marché par le bénéfice élevé des taxes et constituant dès lors un danger permanent pour l'industrie métropolitaine et coloniale.

La quantité des sucres de canne étrangers importée en France dans les cours des vingt dernières années a été parfois considérable. En 1885, par exemple, elle a dépassé 111,000 tonnes; en 1888, elle a été de 80 mille tonnes. Depuis, cette importation semble décroître. Nous relevons en effet le chiffre de 33,000 tonnes pour 1893 et celui de 55,000 tonnes pour 1894.

Mais le marché français demeure exposé sans défense aucune à la concurrence redoutable de colonies particulièrement favorisées par le bas prix de la main-d'œuvre et les conditions naturelles de la production, et l'on ne peut savoir ce que l'avenir nous réserve de ce côté.

De l'importation des sucres raffinés, il n'y a que peu de chose à dire. On voit par la statistique des douanes, que la quantité de ces sucres a pendant les vingt dernières années, été très faible et n'a atteint que 5,000 tonnes au maximum. On peut admettre que le marché français est, en fait,

son chapeau sur son front, et fonçait droit devant lui.

Son idée, la seule qui fût venue en cette heure d'abandon c'était de courir chez les parents de Donatienne, au Moulin-Haye. Il ne les avait vus qu'une fois depuis ses noces, et jamais, entre eux et lui, l'affection n'avait pu naître. Le père méprisait les terriens. La mère s'était montrée hostile au mariage d'une fille jolie comme Donatienne avec un pauvre comme Louarn.

Mais, dans le malheur où Louarn était plongé, les moindres chances de secours prennent des airs de salut. Il n'espérait d'eux ni argent, ni nouvelles récentes. Mais une voix s'élevait dans le cœur du mari délaissé, et lui criait: « Va vers eux! Ils te diront que cette fille a menti. Ils trouveront des explications que les parents, trouvent aisément, eux qui ont vu grandir les petits. Va vers eux! Et Louarn allait. La forêt devenait toute noire.

Des nœuds énormes couvraient les étoiles à peine dessinées au-dessus des clairières. Parfois des bandes de corbeaux surpris dans leur sommeil, s'envolaient et tournaient comme des fumées. Les premières gouttes de pluie semblèrent calmer le vent, mais la nuit s'épaissit encore. Au carrefour du Gourlay, d'où partent plus de dix routes, Louarn se trompa de chemin.

(A suivre).

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

DE TABACOS, CIGARROS Y CIGARRILLOS

— DE —
JULIO MAILMOSAvenida General Rondeau Núms. 354 a 358
Depósito General y Oficina: Calle 18 de Julio Núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 DE JULIO esquina Andes. — MONTEVIDEO

ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

GRAN DIPLOMA DE HONOR DOS GRANDES PREMIOS
Expos. Italo-Americana, Génova 1892 Exposición de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor. — Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo. — Precios sumamente baratos y sin competencia.
Calle Sarandí Núm. 345 — Teléfono "Uruguay" 881
Sucursal: "La Comercial", 25 de Agosto 200, entre Treinta y Tres y Misiones.

MUEBRERÍA Y TAPICERÍA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

Calle 25 de Mayo 328

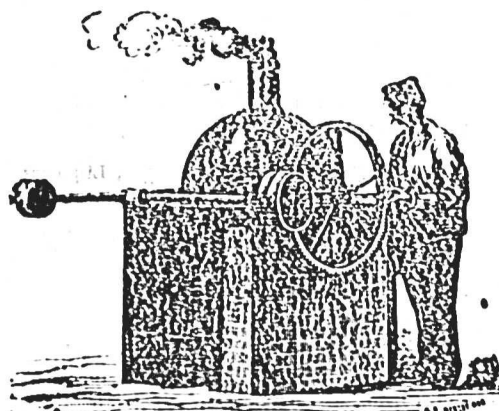
Esta casa introductora, la mas importante y mas surtida en muebles finos y ordinarios, avisa al publico que tiene todavia para LIQUIDAR

Muebles fabricados en el pais, alfombras, pianos, espejos do-
rados, sillas de Viena Fischel, etc.

Especialidad en muebles macizos para campaña. — Venta al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

DOS AMERICANOS

196 — ARAPEY — 194



196 — CALLE ARAPEY — 196

MONTEVIDEO

Teléfono Montevideo número 10.

ELABORACION

De Café a vapor

TORREFACCION DE CAFÉ

Por el aire concentrado

VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

En café finos

Para familias

ECONOMIA DE UN 25 %.

CARNE LIQUIDA

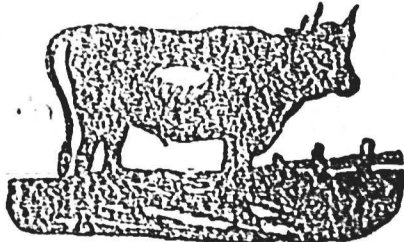
Medallas oro

BARCELONA

1888

PARIS

1889



Chicago

1893

MONTEVIDEO

1896

Extracto líquido Peptógeno y peptonizado del doctor Valdez Garcia y fabricado por Vi-
lemury Valdez Garcia.

175 -- URUGUAY -- 175

LA NACIONAL

Grande Teinturerie à vapeur

DE

LAFLECHE FRÈRES

MAISON CENTRALE

Rue 25 de Mayo núm. 193

USINE

Avenida General Rondeau 300

Teintures, nettoyage, détachages, apprêts de tissus de soie, velours, crêpe de Chine, Ri-
deux, tapis et tentures artistiques, guipures d'art, applications, tulle brodé, blanchissage
de blanches et dentelles.
Tout ce qui concerne l'ameublement et le vêtement.
Téléphone Cooperative 603. | Service especial en 24 heures

Agence d'Assurances Maritimes

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

Compagnie Française d'Assurances

Maritimes et Fluviales

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Anglaise d'Assurances

Contre l'Incendie

H. AUBERT, AGENT

CALLE ZABALA, 61. MONTEVIDEO

Destileria de Saint Marcellin

DE

ROMAIN DUTRUC

ISÈRE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado té «Los
Mandarinas». Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de
todas clases.
Unicos representantes para la Republica Oriental del Uruguay: A. Bédouchaud & Hijos,
calle Ciudadela esquina Paraná. — Montevideo.
Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los prin-
cipales cafés y conchiterias de la capital.
Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc, Licor de té & los
mandarinas, de venta en el ALMACEN MARSELLÉS de Martin Catalogne
CALLE 25 DE MAYO NÚM. 284

AUX ARMES DE PARIS

Sombrereria por Mayor y Menor

DE R. RÁMÁ

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros
de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cue-
llos, puños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acredi-
tados sombreros. Lincoln y Ca. y guantes Dents Allcroft y Ca.

25 de Mayo 246, esquina Misiones -- Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

DEPÓSITO DE MÁQUINAS

y útiles agrícolas é industriales

Fábrica de bolsas

Cordeleria Nacional

DE

H. GROSCURTH

39 — CALLE RIO NEGRO — 41

Agencia de Seguros
Informes y presupuestos de instalaciones. — Representación de fábricas europeas y nor-
teamericanas.
La colección de muestras de ferretería, papelería, etc., se llevará brevemente a la calle
Rio Negro 159 y 161.

THE STANDARD LIFE

GRANDE COMPAGNIE BRITANNIQUE D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Une des plus anciennes, libérale et importante du monde

UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.
Avant de s'assurer, demander des informations à

B. LORENZO HILL-Gérente

161-Calle Ituzingó-161

(PLAZA MATRIZ)

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la
Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORELLANA

Capitan G. E. P. COOK

Saldrá el 26 de Octubre de 1895

Para Rio Janeiro, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle)
y Liverpool

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 oro, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.

La Compañia expide pasajes para

Vigo, | Carril, | Coruña, | Ferrol,
Rivadeo, | Gijón, | Santander, | Bilbao.Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos
de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.WILSON, SONS C^a Limited

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Colon -- Cru Giot -- Colon

VENTE DE VINS

Le public est informé que la Cave Giot à Colon a converti la vente de ses vins de table de type
unique, fait avec les meilleures variétés de raisins Cabernet, Bourgogne, Pinet, Harnagis, Vidéol et
Dulcette, récoltés dans le même établissement exempt de toute maladie au prix au comptant:
\$ 26, la bordelaise de 210 lit. le vin, rouge ou blanc, avec fûtLa parfaite fabrication et la pureté des vins sont garanties. Ils sont limpides et ont une grande
finesse de goût. On ne vend pas une quantité moindre d'une bordelaise.Le chemin facile de Colon à Montevideo permet aux charrettes un accès facile pour le transport
des fûts.

Les personnes intéressées peuvent visiter la cave et goûter les vins.

Les demandes téléphoniques se font par numéro 261, de la Cooperativa.

On peut s'adresser aussi à l'agent M. Sixto Bonomi, rue Corro 16 et 17. — Montevideo.

BANQUE FRANÇAISE

L. B. Supervielle

232 -- RUE 25 DE MAYO -- 234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309 y 311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Eu-
rope.
Sur Buenos Aires, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.Service spécial par la poste sur tous les points de France,
Italie et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine,
Brésilienne, Française, Anglaise et de la Banque Nationale.LA BANQUE: Emet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres,
cédulas, etc., et les reçoit en dépôt pour l'ensaisissement des coupons et dividendes fait des avan-
ces sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE MONTEVIDEO ET BUENOS AIRES

Achat et vente d'or et de titres.
Paiements et encaissements sur les deux places. Par fil télégraphique direct

Et toutes opérations de Banque.

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. à 1 du matin.

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cielos
rasos. También se emplea sobre la madera como si fuera a una pintura cualquiera; pues
por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en
polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BEDUCHAUD E HIJOS

CALLE CIUDADELA ESQUINA PARANA

MONTEVIDEO

Grand Hotel du Parc Giot

Propriété de Monsieur Giot

A VILLA COLON

TENU PAR M. LUIS BRAVE

On avise le public qu'à la gare Central, on délivre des billets de 1^{re} classe, aller et re-
tour avec droit au déjeuner ou dîner pour \$ 1.20 chaque billet.
Les enfants de 3 à 10 ans paient demi-billet.
Le tramway de l'Hotel fait expressément le service des voyageurs gratuits.

30 JULES MARY

La Sœur Aînée

Tous ces gens-là vont à leurs affai-
res, à leurs plaisirs. En est-il, parmi
eux, qui vont comme lui à leurs souf-
rances?A coup sûr, il n'en est point dont
l'âme soit plus tourmentée que la sienne.
Quelques-uns le regardent, de la rue,
en s'arrêtant pour allumer leur ciga-
rette; plusieurs même remarquent
cette tête si blanche qu'on dirait un
cadavre dressé là pour faire peur. . . . Et
des ouvriers gaziers qui travaillent
en face à une boutique, se poussent du
coude et se le désignent, en ricanant.
Il croit deviner ce qu'ils ont dit, au
mouvement des lèvres: Mince, c'est
tête. . . . Il n'a pas l'air d'être à la
noce.Il se retira. Il ne veut plus qu'on le
regarde. Et, en se retournant, ses yeux
rencontrèrent sur le bureau de Mau-
borgne, parmi d'autres étalées, les
traites de la maison Arthur Simpson,
de Londres. Et Mauborgne, comme
pour l'encourager dans son audace,
Mauborgne ne rentre pas!Il s'approche du bureau, malgré lui;
il se baisse et contemple ces traites,
examine la signature.— Ce serait si facile, pourtant, ce se-
rait si facile!Sa main s'avance, touche ces pa-
piers, puis recule brusquement, avec
une sensation de brûlure. Il regarde
effaré du côté de la porte, puis autour
de lui. Il a cru que l'on était entré! Il a
cru entendre du bruit. Il se trompe
car il est seul. Toutes les portes sont
fermées. Personne ne peut le voir.Ce qu'il médite, ce n'est pas un
vol. . . Ces traites ont été payées, il le
sait. . . Elles ne sont plus que des pa-
piers sans valeur. . . Et cependant ilvoudrait un de ces papiers-là. . . Pour
quoi?Un bruit de pas dans les bureaux,
derrière la porte. . . une voix qui dit:
«Adieu à ce soir!»C'est Mauborgne qui va rentrer!
Brusquement, sa main a froissé un
billet, et, du même geste, le cache
sous son pardessus.Puis, n'ayant plus de salive, ne vo-
yant plus, terrifié, il retombe dans le
fauteuil où il était tout à l'heure. Et où
le retrouve Mauborgne.Celui-ci reprend sa place à son bu-
reau. En entrant, il a eu deux re-
gards, l'un pour Olivier, brisé, anéan-
ti, misérable, l'autre pour la liasse de
traites.Rien, sur ce visage de marbre, n'in-
dique qu'il a compris, rien, si ce n'est
un imperceptible plissement des
lèvres qui ressemble presque à un
sourire.Et, réunissant les papiers, né-
gligemment, sans plus les exami-ner, il les jette dans le carton qu'il
referme.Puis allumant un cigare, passant la
boîte à Olivier, il toussne un peu, pour
qu'il ne paraisse rien au dehors d'une
violente émotion intérieure.— Avez-vous réfléchi, Monsieur, de
Bargemont, et frez-vous une tentative
auprès de M. Simpson.Votre conseil est bon je le suivrai,
dit Olivier d'une voix qui était mé-
connaissable.— Alors, je suis votre homme pour
l'escompte. J'espère que vous me
ferez l'amitié, si M. Simpson consent,
de ne pas chercher un autre banquier
que moi?

— C'est entendu, Monsieur.

Les deux hommes se saluèrent. Oli-
vier sortit, essayant de se tenir sur ses
jambes qu'il sentait molles et de mar-
cher, droit, alors que tout tournait
autour de lui.

Et Mauborgne, quand le malheureux

fut loin, murmura, entre deux bouf-
fées de son havane:— Hé! hé! ils vont bien les Barge-
mont!Olivier était si troublé que lorsque
le cocher de fiacre lui demanda: «Où
allons-nous, maintenant?» il ne sut
d'abord que répondre.Où allait-il, en effet? Est-ce qu'il sa-
vait?Il ne trouvait rien, dans sa mémoire,
que son adresse à lui-même et ce fut
là qu'il descendit au bout d'un quart
d'heure. Il garda le cocher. Chez
lui, que voulait-il faire? Rien. Il dé-
sirait être seul, pour se recueillir, pour
jouir d'un peu de calme, en quelque
coin obscur et silencieux de son ap-
partement. Le bruit et la lumière lui
faisaient mal.Voyons, dit-il tout haut, je vais
droit à la folie et au crime. Je n'ai plus
la force de m'arrêter. . .Et il regardait autour de lui, — fou
vraiment, — comme s'il avait espéréque quelque chose de matériel, à dé-
faut d'un ami, à défaut d'un conseil, se
serait interposé entre lui et sa pen-
sée.Il tira de sa poche la traite ramassée
sur le bureau de Mauborgne et il ré-
péta, hochant la tête:— Ce serait si facile. . . ce serait si
facile!Et il fermait les yeux, regardant en
lui-même.— Un faux! Un crime lâche, hon-
teux. . . presque aussi lâche, presque
aussi honteux qu'un empoisonne-
ment! . . . Moi, Olivier, comte de Bar-
gemont, fils du marquis Laurent de
Bargemont, faussaire! . . . C'est-à-dire
encourant le bûche. . . Poudah! poudah!
c'est horrible. Je n'en aurai jamais le
courage. . . la mort, plutôt. . .

(A suivre)